

## Un souvenir de mon père

Je souhaite vous lire le fragment d'une chanson de Barbara que Pierre aimait énormément.

Cette chanson s'intitule *Perlimpimpin*.

*« Pour qui , combien, quand et pourquoi ?  
Contre qui, comment, contre quoi ?  
C'en est assez de vos violences.*

*D'où venez-vous ? Où allez-vous ? Qui êtes-vous ? Qui priez-vous ?  
Je vous prie de faire silence.*

*Pour qui, comment, quand et pourquoi ?*

*S'il faut absolument qu'on soit contre quelqu'un ou quelque chose, alors moi, je suis pour le soleil couchant en haut des collines désertes, je suis pour les forêts profondes.  
Et pour vivre, vivre passionnément et ne se battre seulement qu'avec les feux de la tendresse.*

*Et riche de dépossession n'avoir que sa vérité, et posséder toutes les richesses.  
Ne pas parler de poésie, ne pas parler de poésie en écrasant les fleurs sauvages.  
Et faire jouer la transparence au fond d'une cour aux murs gris où l'aube aurait enfin sa chance.*

*Pour qui, comment, quand et combien ?  
Contre qui, comment et combien ?  
A en perdre le goût de vivre, le goût de l'eau, le goût du pain et celui du Perlimpimpin dans le square des Batignolles. »*

Le goût du Perlimpimpin dans le square des Batignolles...

Lorsque j'étais enfant, mon père et moi allions parfois au Tréport, dans le nord de la France. Il réglait, tôt le matin, des affaires familiales, puis nous partions marcher pendant des heures, au bord de cette mer qui lui ressemblait, déchaînée, si sauvage et si belle.

Il voulait, toujours, aller au bout du bout, du phare. Là où la peur vous prend au ventre, parce que le vent est trop fort, parce qu'on est trop haut, parce que la mer se fracasse contre les rochers et vous éclabousse le visage.

Et que c'est tellement bon.

Il voulait, toujours, faire des feux. Même sous la pluie, parce que les feux qui ne marchent pas sous la pluie, c'est des conneries.

Et quand le feu était fini, alors, il voulait refaire un feu.

Il voulait, toujours, qu'on invente des « trucs dingues », des tapis roulants pour faire atterrir les avions sans pistes d'atterrissage, des braquages de banque extravagants et tout en douceur.

Il me disait alors en souriant, que s'il n'avait pas peint, il aurait sûrement été un très grand voyou.

Et puis, il me parlait de l'art, bien sûr, et encore, et toujours. De ses amis Schongauer, Grünewald, Léonard, Ingres, Michel-Ange et Schiele, du grand Caravaggio et bien sûr du plus chéri des plus chéris : Dürer, qu'il aimait comme un frère. Surtout lorsqu'il gravait sur bois car, me disait-il alors, « c'est ce qu'il y a de plus difficile ». Évidemment...

Il parlait aussi de sa rencontre décisive avec l'art, lorsqu'à l'âge de dix ans, caché dans la forêt vosgienne en 1944, il avait croisé, seul, un Christ en bois sculpté.

Il avait eu alors la folle pulsion, volant un fond de peinture dans une cabane et escaladant, s'accrochant à ce Christ, de le peindre en cachette, pendant des jours.

Cela lui valut, de la part de son oncle, la plus grande raclée qu'il n'avait jamais reçue, mais aussi la certitude qu'il avait trouvé le sens de sa venue sur terre, et qu'il ne s'arrêterait jamais plus.

Il restait alors silencieux, les yeux scrutant le bout, du bout, de l'horizon. Je l'entendais fredonner *Est-ce ainsi que les hommes vivent, Bellacio* et, bien sûr, *Perlimpimpin*.

De retour à Paris, la nuit tombée, il est venu dans ma chambre me souhaiter bonne nuit. Et là, dans l'obscurité, je lui ai demandé enfin :

« C'est quoi le goût du Perlimpimpin dans le square des Batignolles ? »

Il s'est figé sur le seuil de la porte, il semblait très ému, il s'est assis sur le bord du lit et il m'a dit ceci :

« Le Perlimpimpin, c'est les feux sous la pluie, c'est la mer qui se fracasse contre les rochers lorsque l'on est avec son ami.

Le Perlimpimpin, c'est l'autre, c'est la magie de l'autre.

Et le square des Batignolles, c'est le lieu où cette magie opère.

Mais attention, ce lieu, n'appartient à personne et n'a pas de frontière, car c'est à nous de le bâtir, chaque jour.

N'oublie jamais ça. »

Cette étrange histoire n'est pas une histoire intime. Je tenais aujourd'hui à vous la raconter car au-delà du mari, du père, du beau-père, du grand-père, il était avant tout notre ami à tous. Et je sais que vous tous, ici, comprenez très bien le sens de cette histoire. Car vous avez, vous, ses amis, connu un jour, une heure, de ce Perlimpimpin avec lui.

Pierre est parti sans une lettre, sans un mot, sans un message, comme un « très grand voyou ».

J'en étais un peu perdu.

Puis ma femme Nadia, dont il était très proche, m'a dit : « Si tu cherches une lettre, alors, lève les yeux et regarde nos murs. »

La dernière clef était donc là.

Pierre n'a pas écrit un mot, une lettre, un message, mais des dizaines, des centaines, des milliers de messages.

Sur les murs de nos maisons, en Allemagne, en Belgique, en France, en Suisse, en Israël et aux États-Unis.

Dans les bureaux de Matra, à Paris, à Dallas et à Porto-Rico.

Dans le journal Le Monde, partout, sur Internet, aux quatre coins du monde.

Des messages en forme de fontaines monumentales au marché des Batignolles, des lettres d'explication en forme de sculpture en béton armé de dix mètres de haut à Soulz en Alsace ou en forme de chevaux en céramique à Marne-la-Vallée.

Et même un magnifique message d'un enfant de dix ans, un Christ en bois, peint en 1944, dans la profondeur d'une forêt vosgienne...

Pierre ne nous a pas laissé « un p'tit mot », mais des milliers de lettres, de messages, de Perlimpimpin qu'il nous souffle à l'oreille en riant et en nous tenant la main, à tout jamais.

Merci Pierre, merci pour tout.

Tristan Lohner, le 7 novembre 2008.